

PARIS – SORBONNE C2

Épreuve de Littérature – juin 2020

SUJET No 1

## Acte V

### Scène I

*Il fait nuit. LE PÈRE UBU dort. Entre LA MÈRE UBU sans le voir. L'obscurité est complète.*

MÈRE UBU : Enfin, me voilà à l'abri. Je suis seule ici, ce n'est pas dommage, mais quelle course effrénée : traverser toute la Pologne en quatre jours ! Tous les malheurs m'ont assaillie à la fois. Aussitôt partie cette grosse bourrique, je vais à la crypte m'enrichir. Bientôt après je manque d'être lapidée par ce Bougrelas et ces enragés. Je perds mon cavalier le Palotin Giron qui était si amoureux de mes attraits qu'il se pâmait d'aise en me voyant, et même, m'a-t-on assuré, en ne me voyant pas, ce qui est le comble de la tendresse. Il se serait fait couper en deux pour moi, le pauvre garçon. La preuve, c'est qu'il a été coupé en quatre par Bougrelas. Pif paf pan ! Ah ! je pense mourir. Ensuite donc je prends la fuite, poursuivie par la foule en fureur. Je quitte le palais, j'arrive à la Vistule, tous les ponts étaient gardés. Je passe le fleuve à la nage, espérant ainsi laisser mes persécuteurs. De tous côtés la noblesse se rassemble et me poursuit. Je manque mille fois périr, étouffée dans un cercle de Polonais acharnés à me perdre. Enfin je trompai leur tuteur, et après quatre jours de courses dans la neige de ce qui fut mon royaume j'arrive me réfugier ici. Je n'ai ni bu ni mangé ces quatre jours, Bougrelas me serrait de près... Enfin me voilà sauvée. Ah ! je suis morte de fatigue et de froid. Mais je voudrais bien savoir ce qu'est devenu mon gros polichinelle, je veux dire mon très respectable époux. Lui en ai-je pris, de la finance. Lui en ai-je volé, des rixdales. Lui en ai-je tiré, des carottes. Et son cheval à finances qui mourait de faim : il ne voyait pas souvent d'avoine, le pauvre diable. Ah ! la bonne histoire. Mais hélas ! j'ai perdu mon trésor ! Il est à Varsovie, ira le chercher qui voudra.

64

Nous sommes assises, Véra et moi, à côté l'une de l'autre, à la table de la salle à manger couverte d'un épais tapis de peluche dorée. Je regarde ses petites mains fines, ses doigts agiles qui plongent dans un large bocal contenant du tabac... c'est un mélange que papa a préparé lui-même et dans lequel on a dispersé quelques morceaux de carotte crue pour empêcher qu'il se dessèche... Véra sort entre trois doigts une pincée de tabac, elle la triture légèrement pour bien séparer les feuilles, et puis elle l'étale sur un petit tube de métal ouvert en deux et posé devant elle sur un papier... elle tasse bien le tabac dans chacune des deux moitiés du tube, et elle les referme l'une sur l'autre avec un petit claquement... Alors elle prend dans une grande boîte de cigarettes vides que papa se fait envoyer de Russie, il ne supporte pas d'en fumer d'autres, une cigarette dont le bout en carton est aussi long que celui en papier. C'est dans ce cylindre en papier très fin que Véra introduit avec précaution le tube de

métal... pousse délicatement le tabac qu'il contient, l'emplit...

— Mais comment ?

— Je ne le vois plus très bien. Il me semble qu'elle le fait en poussant une petite boule le long d'une rainure creusée dans le tube... Et puis elle retire le tube sans faire craquer le papier, elle tapote avec un doigt le bout plein de la cigarette pour égaliser le tabac, elle enlève une petite feuille qui dépasse...

Scène 2

LES MÊMES, BOUGRELAS se ruant  
dans la caverne avec ses SOLDATS

BOUGRELAS : En avant, mes amis ! Vive la Pologne !

PÈRE UBU : Oh ! oh ! attends un peu, monsieur le Polognard<sup>1</sup>. Attends que j'en aie fini avec madame ma moitié !

BOUGRELAS, le frappant : Tiens, lâche, gueux, sacripant, mécréant, musulman !

PÈRE UBU, ripostant : Tiens ! Polognard, soûlard, bâtard, hussard, tartare, calard<sup>2</sup>, cafard, mouchard, savoyard, communard<sup>3</sup> !

MÈRE UBU, le battant aussi : Tiens, capon, cochon, félon, histrion, fripon, souillon, polochon<sup>4</sup> !

*Les Soldats se ruent sur les Ubs<sup>5</sup>, qui se défendent de leur mieux.*

PÈRE UBU : Dieux ! quels renforcements !

MÈRE UBU : On a des pieds, messieurs les Polonais.

PÈRE UBU : De par ma chandelle verte, ça va-t-il finir, à la fin de la fin ? Encore un ! Ah ! si j'avais ici mon cheval à phynances !

BOUGRELAS : Tapez, tapez toujours.

1. Polonais ; le terme est péjoratif, le suffixe en -ard l'indique.

2. Injure qui désigne celui qui cale, qui n'y arrive pas (terme inventé par Jarry).

3. Renvoie à la Commune de Paris (1871), alors que l'action d'Ubu est censée être bien antérieure.

4. Selon Charles Morin, camarade de Jarry, animal à deux culs.

5. Pluriel de « Ubu » (Mère et Père Ubu).

Acte V, scène 2

71

VOIX AU-DEHORS : Vive le Père Ubé, notre grand financier !

PÈRE UBU : Ah ! les voilà. Hurrah ! Voilà les Pères Ubus. En avant, arrivez, on a besoin de vous, messieurs des Finances !

*Entrent les Palotins, qui se jettent dans la mêlée.*

COTICE : À la porte les Polonais !

PILE : Hon ! nous nous revoyons, Monsieur des Finances. En avant, poussez vigoureusement, gagnez la porte, une fois dehors il n'y aura plus qu'à se sauver.

PÈRE UBU : Oh ! ça, c'est mon plus fort. Ô comme il tape.

BOUGRELAS : Dieu ! je suis blessé.

STANISLAS LECZINSKI : Ce n'est rien, Sire.

BOUGRELAS : Non, je suis seulement étourdi.

JEAN SOBIESKI : Tapez, tapez toujours, ils gagnent la porte, les gueux.

COTICE : On approche, suivez le monde. Par conséquent de quoy, je vois le ciel.

PILE : Courage, sire Ubu.

PÈRE UBU : Ah ! j'en fais dans ma culotte. En avant, cornegidouille ! Tudez, saignez, écorchez, massacrez, corne d'Ubu ! Ah ! ça diminue !

COTICE : Il n'y en a plus que deux à garder la porte.

PÈRE UBU, les assommant à coups d'ours : Et d'un, et de deux ! Ouf ! me voilà dehors ! Sauvons-nous ! suivez, les autres, et vivement !

PARIS – SORBONNE C2

Épreuve de Littérature – juin 2020

SUJET No 4

Scène 7

PÈRE UBU *parle en dormant.*

Ah ! Sire Dragon russe, faites attention, ne tirez pas par ici, il y a du monde. Ah ! voilà Bordure, qu'il est mauvais, on dirait un ours. Et Bougrebas qui vient sur moi ! L'ours,

62

*Ubu roi*

l'ours ! Ah ! le voilà à bas ! qu'il est dur, grand Dieu ! Je ne veux rien faire, moi ! Va-t'en, Bougrebas ! Entends-tu, drôle ? Voilà Rensky maintenant, et le Czar ! Oh ! ils vont me battre. Et la Rbue<sup>1</sup>. Où as-tu pris tout cet or ? Tu m'as pris mon or, misérable, tu as été farfouiller dans mon tombeau qui est dans la cathédrale de Varsovie, près de la Lune. Je suis mort depuis longtemps, moi, c'est Bougrebas qui m'a tué et je suis enterré à Varsovie près de Vladislav le Grand, et aussi à Cracovie près de Jean Sigismond, et aussi à Thorn dans la casemate avec Bordure ! Le voilà encore. Mais va-t'en, maudit ours. Tu ressembles à Bordure. Entends-tu, bête de Satan ? Non, il n'entend pas, les Salopins lui ont coupé les oneilles. Décervelez, tudez<sup>2</sup>, coupez les oneilles, arrachez la finance et buvez jusqu'à la mort, c'est la vie des Salopins, c'est le bonheur du Maître des Finances. (*Il se tait et dort.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

1. Désigne la Mère Ubu.

2. « Tuez », en langue ubuesque.

Tous les enfants autour de moi disent « maman », Lili sait le dire aussi maintenant, Véra en parlant de moi dit toujours ma fille... et les gens s'étonnent parfois... Vous avez déjà une fille de cet âge ? et il est vrai qu'elle n'a que quinze ans de plus que moi... Et puis, malgré son air si jeune, cela me gêne de l'appeler Véra, comme fait mon père, comme si j'étais une grande personne, je lui propose donc un jour... je ne me souviens pas du tout comment... de lui dire maman. Elle me répond « Très bien, mais il faut que tu en demandes la permission à ta mère »...

Je me souviens par contre très bien de ce repas, entre mon père et Véra, de mes larmes qui tombent dans mon potage et de ce silence autour de moi... mon père ne pose pas une question, il doit savoir... dès qu'il est rentré, Véra a dû le mettre au courant, elle a dû lui dire : « Boretzkaia... je sais que c'est ainsi, du nom de famille de Kolia, qu'ils appellent entre eux ma mère... Boretzkaia a répondu... elle ne veut pas... »

218

J'essaie de retenir mes larmes, elles coulent de plus en plus fort, je les essuie avec mon mouchoir, je me mouche... mon père a son air agacé, fâché, ses paupières plissées... il me tapote brièvement l'épaule... « Ne t'en fais pas... ce mot qu'il employait toujours quand il me voyait 'dans tous mes états'... Ne t'en fais pas, ça n'en vaut pas la peine, je t'assure. » Mais il ne sait pas ce qu'il y avait dans cette lettre... le chagrin, l'indignation de maman... Il faut manquer de cœur, être insensible, ingrat, oublier les liens les plus sacrés, ce qu'on doit avoir de plus cher au monde, sa mère, un nom qu'aucune autre femme ne peut porter, pas question de dire même... c'était l'alternative que je lui avais proposée... « maman-Véra ». Ce nom, maman, ne peut s'accoler à aucun autre. Je n'avais sur terre qu'une seule mère... et elle n'était pas encore morte...

Mes larmes, celles d'autrefois, taries depuis près de deux ans... mais comme à cet âge-là les années étaient longues... ces larmes reviennent plus âcres encore, plus rongeantes.

### Scène 3

*L'armée polonaise en marche dans l'Ukraine.*

PÈRE UBU : Cornebleu, jambedieu, tête de vache ! nous allons périr, car nous mourons de soif et sommes fatigué. Sire Soldat, ayez l'obligeance de porter notre casque à finances, et vous, sire Lancier, chargez-vous du ciseau à merdre et du bâton à physique<sup>2</sup> pour soulager notre personne, car, je le répète, nous sommes fatigué.

*Les soldats obéissent.*

PILE : Hon ! Monsieue ! il est étonnant que les Russes n'apparaissent point.

PÈRE UBU : Il est regrettable que l'état de nos finances

1. Terme qui désigne un homme bizarre, un misérable individu.

2. Sceptre, et aussi instrument de défense.

ne nous permette pas d'avoir une voiture à notre taille ; car, par crainte de démolir notre monture, nous avons fait tout le chemin à pied, traînant notre cheval par la bride. Mais quand nous serons de retour en Pologne, nous imaginerons, au moyen de notre science en physique<sup>1</sup> et aidé des lumières de nos conseillers, une voiture à vent pour transporter toute l'armée.

COTICE : Voilà Nicolas Rensky qui se précipite.

PÈRE UBU : Et qu'a-t-il, ce garçon !

RENSKY : Tout est perdu, Sire, les Polonais sont révoltés, Giron est tué et la mère Ubu est en fuite dans les montagnes.

PÈRE UBU : Oiseau de nuit, bête de malheur, hibou à guêtres ! Où as-tu pêché ces sornettes ? En voilà d'une autre ! Et qui a fait ça ? Bougrelas, je parie. D'où viens-tu ?

RENSKY : De Varsovie, noble seigneur.

PÈRE UBU : Garçon de ma merdre, si je t'en croyais je ferais rebrousser chemin à toute l'armée. Mais, seigneur garçon, il y a sur tes épaules plus de plumes que de cervelle et tu as rêvé des sottises. Va aux avant-postes, mon garçon, les Russes ne sont pas loin et nous aurons bientôt à estocader<sup>2</sup> de nos armes, tant à merdre qu'à phynances et à physique.

LE GÉNÉRAL LASCY : Père Ubu, ne voyez-vous pas dans la plaine les Russes ?

PÈRE UBU : C'est vrai, les Russes ! Me voilà joli. Si encore il y avait moyen de s'en aller, mais pas du tout, nous sommes sur une hauteur et nous serons en butte à tous les coups.

L'ARMÉE : Les Russes ! L'ennemi !

1. Dans toute la geste d'Ubu, le personnage est docteur en pataphysique, science inventée par Jarry : le Père Hébert, modèle d'Ubu, était professeur de physique.

2. Porter l'estocade, attaquer.

Quelques jours avant que Véra revienne avec le bébé, je suis surprise en voyant que les objets qui m'appartiennent ne sont plus dans ma chambre, une assez vaste chambre donnant sur la rue. La grande et grosse femme qui s'occupe de tout dans la maison m'apprend que j'habiterai dorénavant dans la petite chambre qui donne sur la cour, tout près de la cuisine... « Qui va habiter dans ma chambre ? — Ta petite sœur avec sa bonne... — Quelle bonne ? — Elle va arriver... »

Si quelqu'un avait pensé à m'expliquer qu'il n'était pas possible de loger un bébé et une grande personne dans ma nouvelle chambre, qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, je crois que je l'aurais compris. Mais enlevée ainsi, brutalement, de ce qui petit à petit était devenu pour moi « ma chambre » et jetée dans ce qui m'apparaissait comme un sinistre réduit, jusqu'ici inhabité, j'ai eu un sentiment qu'il est facile d'imaginer de passer droit, de préférence injuste. C'est alors que la brave femme qui achevait mon déménagement s'est arrêtée devant moi, j'étais assise sur mon lit dans ma nouvelle chambre, elle m'a regardée d'un air de

grande pitié et elle a dit : « Quel malheur quand même de ne pas avoir de mère. »

« Quel malheur ! »... le mot frappe, c'est bien le cas de le dire, de plein fouet. Des lanières qui s'enroulent autour de moi, m'enserrent... Alors c'est ça, cette chose terrible, la plus terrible qui soit, qui se révélait au-dehors par des visages bouffis de larmes, des voiles noirs, des gémissements de désespoir... le « malheur » qui ne m'avait jamais approchée, jamais effleurée, s'est abattu sur moi. Cette femme le voit. Je suis dedans. Dans le malheur. Comme tous ceux qui n'ont pas de mère. Je n'en ai donc pas. C'est évident, je n'ai pas de mère. Mais comment est-ce possible ? Comment ça a-t-il pu m'arriver, à moi ? Ce qui avait fait couler mes larmes que maman effaçait d'un geste calme, en disant : « Il ne faut pas... » aurait-elle pu le dire si ç'avait été le « malheur » ?

Comme elle est belle... je ne peux m'en détacher, je serre plus fort la main de maman, je la retiens pour que nous restions là encore quelques instants, pour que je puisse encore regarder dans la vitrine cette tête... la contempler...

— Il est difficile de retrouver ce que cette poupée de coiffeur avait de si fascinant.

— Je n'y arrive pas bien. Je ne parviens à revoir que son visage assez flou, lisse et rose... lumineux... comme éclairé au-dedans... et aussi la courbe fière de ses narines, de ses lèvres dont les coins se relèvent... C'est mon émerveillement qui surtout me revient... tout en elle était beau. La beauté, c'était cela. C'était cela — être belle.

Je sens soudain comme une gêne, une légère douleur... on dirait que quelque part en moi je me suis cognée contre quelque chose, quelque chose est venu me heurter... ça se dessine, ça prend forme...

91

une forme très nette : « Elle est plus belle que maman. »

— D'où est-ce venu tout à coup ?

— Je me suis longtemps contentée, quand il m'arrivait plus tard de repenser à cet instant...

— Avoue que tu ne l'as pas fait souvent...

— C'est vrai. Et je ne m'y arrêtais jamais longtemps... je m'imaginai vaguement que cette importance que j'avais semblé attacher à l'idée de « beauté » avait dû me venir de maman. Qui d'autre qu'elle aurait pu me l'inculquer ? Elle avait sur moi un tel pouvoir de suggestion. Elle avait dû m'amener... sans jamais l'exiger... elle m'avait sûrement incitée, sans que je sache comment, à la trouver très belle, d'une incomparable beauté... C'est de là que cela m'était venu, ce malaise, cette gêne...

Mais à présent que de toutes mes forces je cherche, je ne parviens à entendre maman faire allusion à la « beauté » qu'à propos de ma tante : « Aniouta est une vraie beauté » ou encore lorsqu'elle disait d'une de ses amies dont tout s'est effacé, le visage et le nom, « Elle est très belle », mais toujours sur le ton d'une simple constatation. Avec indifférence. Avec un parfait détachement.

92

**PARIS – SORBONNE C2**

**Épreuve de Littérature – juin 2020**

**SUJET No 9**

C'est la leçon de récitation... je regarde la main de la maîtresse, son porte-plume qui descend le long de la liste de noms... hésite... si elle pouvait aller plus bas jusqu'à la lettre T?... elle y arrive, sa main s'arrête, elle lève la tête, ses yeux me cherchent, elle m'appelle...

J'aime sentir cette peur légère, cette excitation... Je sais très bien le texte par cœur, je ne risque pas de me tromper, d'oublier un seul mot, mais il faut surtout que je parte sur le ton juste... voilà, c'est parti... ne pas faire trop monter, trop descendre ma voix, ne pas la forcer, ne pas la faire vibrer, ça me ferait honte... dans le silence ma voix résonne, les mots se détachent très nets, exactement comme ils doivent être, ils me portent, je me fonds avec eux, mon sentiment de satisfaction...

— Aucune actrice n'a pu en éprouver de plus intense...

— Aucune. Bien qu'il n'y ait pas d'applaudissements, mais quels applaudissements, quelles ovations peuvent donner plus de joie que ne m'en donne la certitude d'avoir atteint la perfection... ce que confirme, comme il se doit, comme il est juste, la maîtresse quand elle prononce ces mots où il n'y a pas de place pour la moindre réserve : « C'est très bien. Je te mets dix. »

Scène 4

PÈRE UBU : Qui de vous est le plus vieux ? (*Un Paysan s'avance.*) Comment te nommes-tu ?

LE PAYSAN : Stanislas Leczinski.

PÈRE UBU : Eh bien, cornegidouille, écoute-moi bien, sinon ces messieurs te couperont les oreilles<sup>1</sup>. Mais, vas-tu m'écouter enfin ?

STANISLAS : Mais Votre Excellence n'a encore rien dit.

PÈRE UBU : Comment, je parle depuis une heure. Crois-tu que je vienne ici pour prêcher dans le désert ?

STANISLAS : Loin de moi, cette pensée.

PÈRE UBU : Je viens donc te dire, t'ordonner et te signifier que tu aies à produire et exhiber promptement ta finance, sinon tu seras massacré. Allons, messeigneurs les salopins de finance, voiturez ici le voiturin<sup>2</sup> à phynances<sup>2</sup>. (*On apporte le voiturin.*)

STANISLAS : Sire, nous ne sommes inscrits sur le registre que pour cent cinquante-deux rixdales que nous avons déjà payées, il y aura tantôt six semaines à la Saint-Mathieu.

PÈRE UBU : C'est fort possible, mais j'ai changé le gouvernement et j'ai fait mettre dans le journal qu'on paierait deux fois tous les impôts et trois fois ceux qui pourront être désignés ultérieurement. Avec ce système j'aurai vite fait fortune, alors je tuerai tout le monde et je m'en irai.

PAYSANS : Monsieur Ubu, de grâce, ayez pitié de nous. Nous sommes de pauvres citoyens.

PÈRE UBU : Je m'en fiche. Payez.

PAYSANS : Nous ne pouvons, nous avons payé.

PÈRE UBU : Payez ! ou j'i vous mets dans ma poche avec supplice et décollation du cou et de la tête ! Cornegidouille, je suis le roi peut-être !

TOUS : Ah, c'est ainsi ! Aux armes ! Vive Bougrelas, par la grâce de Dieu roi de Pologne et de Lithuanie !

PÈRE UBU : En avant, messieurs des Finances, faites votre devoir.

*Une lutte s'engage, la maison est détruite et le vieux Stanislas s'enfuit seul à travers la plaine. Le Père Ubu reste à ramasser la finance.*

1. Les oreilles, dans le langage d'Ubu.  
2. Carriole pour transporter l'argent.

Quand viennent des amis, mon père se transforme. Il n'a plus son air fermé, il se détend, il s'anime, il parle beaucoup, il discute, il évoque des souvenirs, il raconte des anecdotes, il s'amuse et il aime amuser. Tous ceux qui sont assis autour de lui à la grande table ovale de la salle à manger le regardent avec sympathie, avec admiration, il est si spirituel, si intelligent... même maman m'a dit une fois, c'est une des rares remarques que je lui aie jamais entendu faire sur lui... « Ton père est très intelligent... »

— Elle l'a dit à propos de rien, un jour à Pétersbourg, d'un ton détaché, indifférent, comme si elle faisait là une simple constatation à laquelle elle n'attachait pas grande importance...

— Si c'est un dimanche après-midi, Micha est là avec moi et il y a aussi ses parents et Monsieur et Madame Péréverzev, Monsieur Ivanov, un grand ami de mon père, et Monsieur Bilit qui a cette

habitude d'arriver n'importe quel soir de la semaine à l'improviste, et s'il se trouve que c'est l'heure du dîner, on met pour lui un couvert de plus et Véra que son appétit insatiable étonne et amuse, même si le repas est assez copieux, lui fait préparer pour son dessert une énorme omelette aux confitures, son plat préféré. Monsieur Bilit est très fort en mathématiques. Il a perdu un bras, son bras gauche, dans je ne sais quel combat, quel attentat, et une main en bois gantée de cuir marron dépasse de sa manche. Il y a là encore deux sœurs assez âgées et d'autres invités que je connais moins, dont je me souviens moins bien.

Je ne me rappelle plus où ça s'est passé... dans le brouillard qui le recouvre je ne perçois que la forme très vague de mon père assis à côté de moi. Il me semble qu'il est tourné de profil, il ne me regarde pas quand il m'annonce je ne sais plus en quels termes que ma mère propose de me reprendre.

— Au bout d'un an et demi... ou peut-être de deux ans...

— Il me dit qu'elle y met une condition : elle ne pourra pas venir elle-même ou me faire chercher, il faut que ce soit lui qui se charge de m'envoyer chez elle... Et il sait parfaitement que si elle y tient vraiment, elle peut très bien, elle en a les moyens... et quant à lui, cette fois, il ne lèvera pas un doigt pour l'aider, à moins... « A moins que ce soit *toi* qui le demandes... »

Il n'est pas difficile de retrouver ce qui a dû emplir le silence qui a précédé ma réponse : le choc

produit par cette brusque réapparition de ce à quoi j'avais été arrachée, que je m'étais efforcée d'écartier, que les lettres venues de là-bas, toujours plus lointaines, comme irréelles, avaient aidé à éloigner... et sous ce brutal rapprochement la découverte d'un nouvel éloignement... et puis ce que mon père fait peser sur moi, cette responsabilité de la décision que moi seule je dois prendre... et quoi encore de tout aussi vraisemblable?... mais cette reconstitution de ce que j'ai dû éprouver est pareille à une maquette en carton reproduisant en un modèle réduit ce qu'avaient pu être les bâtiments, les maisons, les temples, les rues, les places et les jardins d'une ville engloutie...

Je ne fais rien, je rêve assise à une grande table en fer forgé dans un jardin pelé, probablement celui d'une villa aux environs de Paris, est-ce Clamart ou Meudon ? où nous passons l'été. Adèle, venue de Bretagne pour s'occuper de Lili, est installée en face de moi à une petite distance de la table, la tête penchée sur un ouvrage de couture ou de broderie. Son visage est ridé et grisâtre, ses cheveux rassemblés sur sa nuque en un petit chignon sont grisonnants, elle est vêtue comme toujours d'une longue robe grise, son nez est courbé comme un bec, un coin de sa paupière fripée retombe sur son œil... comme chez certains oiseaux de proie... mais elle n'a pas cet air redoutable qu'ils ont quand ils se tiennent immobiles, somnolents, perchés dans leurs grandes cages. Elle est très vive, active, et je n'ai jamais décelé chez elle rien de méchant... ni rien de bon, on dirait qu'elle ne peut pas éprouver de sentiments.

Tout en cousant ou brodant elle me demande de lui passer ses ciseaux posés près de moi sur la table. Je les prends distraitemment par n'importe quel bout et je les lui tends... Elle a levé la tête, elle fixe de ses

159

petits yeux noirs et brillants, complètement inexpressifs, la pointe d'acier dirigée vers elle et de ses lèvres étroites sortent ces mots : « On ne t'a donc pas appris chez ta mère que ce n'est pas comme ça qu'on doit passer des ciseaux ? »

Je sais parfaitement bien comment on doit tendre des objets pointus, tels que les ciseaux et les couteaux, mais « chez ta mère » arrête en moi ce qui allait monter... « Oh pardon. »

« Chez ta mère... » alors que je n'ai jamais entendu personne faire devant Adèle la plus légère allusion à ma mère. Jamais rien qui puisse me faire penser qu'Adèle connaît son existence. Et il apparaît maintenant que non seulement elle connaît l'existence de ma mère, mais qu'elle ne perd jamais ma mère de vue... elle la voit à travers moi... Elle voit toujours sur moi sa marque. Des signes que je porte sans le savoir... des signes mauvais...

PARIS – SORBONNE C2

Épreuve de Littérature – juin 2020

SUJET No 14

Je sentais se dégageant de Kolia, de ses joues arrondies, de ses yeux myopes, de ses mains potelées, une douceur, une bonhomie... J'aimais l'air d'admiration, presque d'adoration qu'il avait parfois quand il regardait maman, le regard bienveillant qu'il posait sur moi, son rire si facile à faire sourdre. Quand il voulait, dans une discussion avec maman, marquer son désaccord, il employait toujours, d'un ton gentiment impatient, ces mêmes mots : « Ah, laisse cela, s'il te plaît »... ou : « Ce n'est pas du tout ça, rien de pareil »... sans jamais de véritable mécontentement, l'ombre d'une agression. Je ne saisissais pas bien ce qu'ils disaient, je crois qu'ils parlaient le plus souvent d'écrivains, de livres... il m'arrivait d'en reconnaître certains qui figuraient dans mon « quatuor ».

Ce qui passait entre Kolia et maman, ce courant chaud, ce rayonnement, j'en recevais, moi aussi, comme des ondes...

— Une fois pourtant... tu te rappelles...

— Mais c'est ce que j'ai senti longtemps après... tu sais bien que sur le moment...

— Oh, même sur le moment... et la preuve en est que ces mots sont restés en toi pour toujours, des mots entendus cette unique fois... un petit dicton...

— Maman et Kolia faisaient semblant de lutter, ils s'amusaient, et j'ai voulu participer, j'ai pris le parti de maman, j'ai passé mes bras autour d'elle comme pour la défendre et elle m'a repoussée doucement... « Laisse donc... femme et mari sont un même parti. » Et je me suis écartée...

Un étudiant est penché sur sa table couverte de cahiers, de livres, il prépare un examen... quand soudain derrière son dos un rideau de velours sombre s'entrouvre... deux mains aux doigts épais et forts en sortent, s'avancent... des mains gantées d'une peau blanchâtre... des gants en peau humaine!... elles s'approchent doucement, elles entourent le cou de l'étudiant, elles le serrent... je meurs, j'ai beau garder allumée la lampe de ma chambre, rester couchée dans mon lit le dos appuyé contre le mur dur et nu, sans aucun rideau... rien ne peut en sortir... je vois les mains étrangleuses, elles s'approchent de mon cou par-derrière... je n'y tiens plus, je saute hors de mon lit, je cours pieds nus le long du couloir, je frappe à la porte de la chambre à coucher, mon père m'ouvre, sort en refermant doucement la porte, Véra dort... « Papa, je t'en supplie, laisse-moi rester près de toi, j'ai peur, je n'en peux plus, j'ai tout essayé, je vois les mains... — Qu'est-ce que tu as ? Quelles mains ? — Mais les mains gantées de peau humaine... je sanglote... permets-moi, je ne ferai aucun bruit, je me coucherai sur la descente de lit... — Tu es folle... Voilà ce

que c'est... tu vas regarder n'importe quel film idiot... tu ne demandes même pas... — Si, je te l'ai demandé. — Non, tu n'as rien demandé du tout. — Si, je t'ai demandé si je pouvais voir *Fantômas* avec Micha et tu as dit oui... — Ce n'est pas possible... tu penses... quand on est peureux comme toi. Je suis sûr que Micha n'a pas peur... — Mais moi je vais mourir... rien que de penser que ça va revenir, reste avec moi... — C'est tout ce qui me manquait. Je dois me lever à six heures... et tu n'as rien, tu n'es pas malade, tu te laisses aller comme un bébé, une vraie mauviette... à onze ans ne pas pouvoir se dominer à ce point, c'est honteux. C'est la dernière fois que tu as été au cinéma... »

Scène I

Il fait nuit. LE PÈRE UBU dort. Entre LA MÈRE UBU  
sans le voir. L'obscurité est complète.

64

Ubu roi

MÈRE UBU : Enfin, me voilà à l'abri. Je suis seule ici, ce n'est pas dommage, mais quelle course effrénée : traverser toute la Pologne en quatre jours ! Tous les malheurs m'ont assaillie à la fois. Aussitôt partie cette grosse bourrique, je vais à la crypte m'enrichir. Bientôt après je manque d'être lapidée par ce Bougrelas et ces enragés. Je perds mon cavalier le Palotin Giron qui était si amoureux de mes attraits qu'il se pâmait d'aise en me voyant, et même, m'a-t-on assuré, en ne me voyant pas, ce qui est le comble de la tendresse. Il se serait fait couper en deux pour moi, le pauvre garçon. La preuve, c'est qu'il a été coupé en quatre par Bougrelas. Pif paf pan ! Ah ! je pense mourir. Ensuite donc je prends la fuite, poursuivie par la foule en fureur. Je quitte le palais, j'arrive à la Vistule, tous les ponts étaient gardés. Je passe le fleuve à la nage, espérant ainsi lasser mes persécuteurs. De tous côtés la noblesse se rassemble et me poursuit. Je manque mille fois périr, étouffée dans un cercle de Polonais

acharnés à me perdre. Enfin je trompai leur fureur, et après quatre jours de courses dans la neige de ce qui fut mon royaume j'arrive me réfugié ici. Je n'ai ni bu ni mangé ces quatre jours, Bougrelas me serrait de près... Enfin me voilà sauvée. Ah ! je suis morte de fatigue et de froid. Mais je voudrais bien savoir ce qu'est devenu mon gros polichinelle, je veux dire mon très respectable époux. Lui en ai-je pris, de la finance. Lui en ai-je volé, des rixdales. Lui en ai-je tiré, des carottes. Et son cheval à finances qui mourait de faim : il ne voyait pas souvent d'avoine, le pauvre diable. Ah ! la bonne histoire. Mais hélas ! j'ai perdu mon trésor ! Il est à Varsovie, ira le chercher qui voudra.

**Épreuve de Littérature – juin 2020**

**SUJET No 17**

J'ai beau me recroqueviller, me rouler en boule, me dissimuler tout entière sous mes couvertures, la peur, une peur comme je ne me rappelle pas en avoir connue depuis, se glisse vers moi, s'infiltré... C'est de là qu'elle vient... je n'ai pas besoin de regarder, je sens qu'elle est là partout... elle donne à cette lumière sa teinte verdâtre... c'est elle, cette allée d'arbres pointus, rigides et sombres, aux troncs livides... elle est cette procession de fantômes revêtus de longues robes blanches qui s'avancent en file lugubre vers des dalles grises... elle vacille dans les flammes des grands cierges blafards qu'ils portent... elle s'épand tout autour, emplit ma chambre... Je voudrais m'échapper, mais je n'ai pas le courage de traverser l'espace imprégné d'elle, qui sépare mon lit de la porte.

Je parviens enfin à sortir ma tête un instant pour appeler... On vient... « Qu'y a-t-il encore ? — On a oublié de recouvrir le tableau. — C'est pourtant vrai... Quel enfant fou... On prend n'importe quoi, une serviette de toilette, un vêtement, et on l'accroche le long de la partie supérieure du cadre... Voilà, on ne voit plus rien... Tu n'as plus peur ? — Non,

c'est fini. » Je peux m'étendre de tout mon long dans mon lit, poser ma tête sur l'oreiller, me détendre... Je peux regarder le mur à gauche de la fenêtre... la peur a disparu.

Une grande personne avec l'air désinvolte, insouciant, le regard impassible des prestidigitateurs l'a escamotée en un tour de main.

PARIS – SORBONNE C2

Épreuve de Littérature – juin 2020

SUJET No 18

Scène 2

LES MÊMES, BOUGRELAS se ruant  
dans la caverne avec ses SOLDATS

BOUGRELAS : En avant, mes amis ! Vive la Pologne !

PÈRE UBU : Oh ! oh ! attends un peu, monsieur le Polognard<sup>1</sup>. Attends que j'en aie fini avec madame ma moitié !

BOUGRELAS, le frappant : Tiens, lâche, gueux, sacripant, mécréant, musulman !

PÈRE UBU, ripostant : Tiens ! Polognard, soûlard, bâtard, hussard, tartare, calard<sup>2</sup>, cafard, mouchard, savoyard, communard<sup>3</sup> !

MÈRE UBU, le battant aussi : Tiens, capon, cochon, félon, histrion, fripon, souillon, polochon<sup>4</sup> !

*Les Soldats se ruent sur les Ubs<sup>5</sup>, qui se déferdent de leur mieux.*

PÈRE UBU : Dieux ! quels renforcements !

MÈRE UBU : On a des pieds, messieurs les Polonais.

PÈRE UBU : De par ma chandelle verte, ça va-t-il finir, à la fin de la fin ? Encore un ! Ah ! si j'avais ici mon cheval à phynances !

BOUGRELAS : Tapez, tapez toujours.

1. Polonais ; le terme est péjoratif, le suffixe en -ard l'indique.

2. Injure qui désigne celui qui cale, qui n'y arrive pas (terme inventé par Jarry).

3. Renvoie à la Commune de Paris (1871), alors que l'action d'Ubu est censée être bien antérieure.

4. Selon Charles Morin, camarade de Jarry, animal à deux culs.

5. Pluriel de « Ubu » (Mère et Père Ubu).

Acte V, scène 2

71

VOIX AU-DEHORS : Vive le Père Ubé, notre grand financier !

PÈRE UBU : Ah ! les voilà. Hurrah ! Voilà les Pères Ubus. En avant, arrivez, on a besoin de vous, messieurs des Finances !

*Entrent les Palotins, qui se jettent dans la mêlée.*

COTICE : À la porte les Polonais !

PILE : Hon ! nous nous revoyons, Monsieur des Finances. En avant, poussez vigoureusement, gagnez la porte, une fois dehors il n'y aura plus qu'à se sauver.

PÈRE UBU : Oh ! ça, c'est mon plus fort. Ô comme il tape.

BOUGRELAS : Dieu ! je suis blessé.

STANISLAS LECZINSKI : Ce n'est rien, Sire.

BOUGRELAS : Non, je suis seulement étourdi.

JEAN SOBIESKI : Tapez, tapez toujours, ils gagnent la porte, les gueux.

COTICE : On approche, suivez le monde. Par conséquent de quoye, je vois le ciel.

PILE : Courage, sire Ubu.

PÈRE UBU : Ah ! j'en fais dans ma culotte. En avant, cornegidouille ! Tudez, saignez, écorchez, massacrez, corne d'Ubu ! Ah ! ça diminue !

COTICE : Il n'y en a plus que deux à garder la porte.

PÈRE UBU, les assommant à coups d'ours : Et d'un, et de deux ! Ouf ! me voilà dehors ! Sauvons-nous ! suivez, les autres, et vivement !